

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA PERSÉCUTION EN POLOGNE.

« Monsieur,

« Vous avez bien voulu publier, il y a peu de jours, quelques détails sur les persécutions exercées dans la Pologne russe; et une partie de la prusse polonaise s'est associée à votre généreuse sympathie en répétant cette relation. Malheureusement le tableau que vous avez présenté n'est pas tout à fait exact, et surtout il n'est pas complet. Les héroïques religieuses de l'Ordre de Saint-Basile qui ont si admirablement affronté et subi le martyre, n'ont pas seules résisté jusqu'à la mort; des centaines d'autres femmes vouées à Dieu, beaucoup de prêtres séculiers, beaucoup de laïques se sont montrées également fidèles, et enfin c'est toute une population de quinze cent mille âmes (grecque-catholique) qui, depuis sept années consécutives, maintient sa foi contre une persécution semblable à celle qui entreprit d'étouffer le christianisme dans son berceau. Afin donc que nos ennemis, honteux de leur barbarie, ne puissent pas même essayer de mettre en doute l'authenticité de ces faits horribles en épiloyant sur quelques faits erronés, je vous adresse un extrait fidèle de ce que j'ai entendu dire à l'abbesse du couvent de Minsk. Cette religieuse, actuellement à Paris, ainsi que vous l'avez annoncé, porte encore la trace des longues tortures qu'elle a subies. Elle est arrivée avec des lettres de recommandation de plusieurs personnes notables de Posen, particulièrement de Mgr. l'Archevêque, qui l'a vue et interrogée pendant trois jours, et qui a fait parvenir au Saint-Père le procès-verbal de cet interrogatoire. Elle se nomme Julie Miecrysawska, et son nom de religion est Macrène. Voici son récit :

« Il y avait au couvent de Minsk, en Lithuanie, 34 religieuses. Elles tenaient un pensionnat de jeunes demoiselles, et en outre, avec leurs économies, elles élevaient 40 orphelines et pourvoyaient à la subsistance d'un certain nombre de veuves tombées dans le besoin. Dès 1837, l'évêque grec-uni Siemaszko, ayant consommé son apostasie, les pressait de suivre son exemple. Voyant l'inutilité des ses sollicitations et de ses ruses, il leur annonça tout à coup que si elles ne se rendaient pas dans un délai de trois mois, elles devaient se préparer à de rudes épreuves. Mais, trois jours seulement après cette notification, à cinq heures du matin, au moment de la prière, l'apostat, entouré de fonctionnaires et de gendarmes, fit cerner le couvent, enfoncer les portes et enlever les religieuses, sans leur permettre d'emporter leurs effets et même leurs livres de prières. Elles obtinrent seulement la permission d'entrer un moment dans leur église et d'emporter le crucifix. Là, au pied de ces autels qu'il fallait quitter, une sœur très pieuse et déjà avancée en âge expira de saisissement et de douleur.

« A peine hors de la ville, elles furent enchaînées deux à deux, et les soldats les firent marcher, en pressant le pas, sur la grande route de Witebsk. On craignait une émeute. Une partie de la population, éveillée au bruit de l'enlèvement, accourait et suivait les saintes filles en répandant des larmes. Les cris des quarante orphelines abandonnées navraient tous les cœurs. La police battit en chassa ces catholiques dont la douleur l'importunait; ils n'eurent pas même la consolation de pouvoir faire une aumône aux prisonnières.

« A Witebsk elles furent enfermées avec dix autres religieuses orthodoxes de cette ville, dans le couvent des religieuses schismatiques, qui les soumettent aux travaux les plus durs et aux services les plus humiliants. Pour se faire une idée de ce qu'elles eurent tout de suite à souffrir de la part de ces géoliers, il faut savoir que ces religieuses russes se recrutent parmi les veuves des officiers et des soldats; elles ont toutes les mœurs et toute la grossièreté de cette classe, avec un fanatisme doublement cruel, parce qu'il est à la fois religieux et national. — La position de nos martyres était d'autant plus dure, qu'appartenant pour la plupart à des familles notables et riches, elles avaient reçu par conséquent une éducation distinguée, relevée encore par les vertus et les habitudes de leur sainte profession.

« Elles restèrent deux années à Witebsk, soumises à ce supplice de tous les jours et de tous les instants; ensuite, on les conduisit à Polotsk, où dix autres victimes encore vinrent augmenter leur nombre. Là, leurs souffrances redoublèrent. On leur donna d'abord pour nourriture du hareng salé; mais, lorsque l'on vit que plusieurs d'entre elles allaient mourir de soif et de faim, on changea de supplice; du régime de la soif, on les mit à celui de la faim. Elles reçurent tous les jours en commençant, et bientôt seulement tous les deux jours, une demi-livre de pain noir. Plusieurs furent souvent

réduites à manger de l'herbe. En outre, deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, chaque religieuse était frappée de cinquante coups de verge. Une des sœurs, déjà tout exténuée par de si longues souffrances; mourut au trentième coup. Pour compléter le nombre prescrit, le soldat qui frappait, se conformant aux coutumes russes, frappa vingt fois sur le cadavre. Deux autres sœurs expirèrent quelques heures après la flagellation.

« Vous avez dit que les religieuses avaient été employées comme manœuvres aux travaux du palais archiepiscopal; cela est vrai. Plusieurs y perdirent la vie. Cinq périrent dans une carrière profonde, sous un éboulement de terre; cinq tombèrent avec un pan de muraille et furent tuées en même temps que quatre autres écrasées par les décombres.

« Parmi les persécuteurs les plus acharnés, l'évêque apostat se distinguait toujours, mais il avait un digne émule dans la personne du prêtre Michlewicz, ancien aumônier et directeur du couvent de Minsk. Encore fervent catholique au commencement de la persécution, mais gagné plus tard par l'évêque, il semblait vouloir, à force de cruautés, étourdir sa conscience, qui sans doute le tourmentait toujours. Ce malheureux a déjà comparu devant son juge. S'étant adonné à l'ivrognerie, il est tombé, ivre, dans une mare d'eau et s'est noyé. L'évêque a fait en sorte que l'a mort de Michlewicz n'appartint à aucun soulagement à ses victimes. Souvent on la vu frapper de ses mains les saintes filles dont la constance le jettait dans une sorte de délire, épuisant contre elles, dans ces occasions, le vocabulaire russe, si abondant en termes injurieux. Un jour il résolut de les faire à tout prix entrer dans une de ses églises. Frappées, meurtriers de coups, inondées de sang, elles sont poussées à force de bras par les gens de police que l'évêque encourage. En ce moment, la supérieure ordonne à une de ces sœurs de placer devant la porte de l'église un morceau de bois qu'elle voit dans la cour; elle leur fait signe ensuite de s'agenouiller; puis arrachant de la main d'un manœuvre une hache, elle la présente à l'évêque apostat; « Vous avez été notre pasteur, lui dit-elle, soyez maintenant notre bureau. Tranchez nos têtes et jetez-les avec nos cadavres dans votre temple; car vivantes, vous ne nous y verrez pas. » L'apostat, confondu, pâle et défaillant, enleva la hache de la l'abbesse et tomba entre les mains de ses peuples, qui l'emmenèrent. Les sœurs alors se relevant, étonnèrent le *Te Deum* ainsi qu'elles avaient l'habitude de le faire après chaque épreuve, et rentrèrent processionnellement dans leur demeure, ou plutôt dans leur prison.

« Je passe beaucoup d'autres faits, parmi lesquels il en est que la plume ne sait comment retracer. Pressé d'en finir, Siemaszko réunit une soldatesque qu'il enivre et qu'il stimule encore par ses promesses et par sa présence, et il livre les religieuses à la brutalité de ces misérables. Une horrible scène s'en suivit. Les saintes héroïnes luttèrent avec une surnaturelle énergie, mais elles payèrent chèrement leur victoire. Les soldats de Siemaszko arrachèrent les yeux à huit d'entre elles; d'autres eurent les joues, les lèvres, les oreilles, tout le visage arraché et dévoré; deux moururent foulées aux pieds et tuées a coups de talon.

« En vingt-sept mois le nombre des sœurs, tant de Minsk que de Witebsk et de Po'otsk, fut réduit à vingt-trois. Alors on les transféra à Miedzjoly, autre couvent de schismatiques situé au milieu d'un lac. La localité donna l'idée d'ajouter un nouveau supplice aux anciens. C'est là que chaque religieuse fut, à tour de rôle, plongée dans l'eau, ainsi que vous l'avez rapporté. Lorsqu'elles revenaient à la surface, les bourreaux leur demandaient si elles voulaient se convertir, c'est à dire apostasier leur croyance; et comme ils n'obtenaient toujours de ces saintes filles qu'un généreux refus, ils les submergeaient de nouveau jusqu'à ce qu'elles eussent perdu tout sentiment. Trois sœurs périrent de la sorte.

« Le séjour des martyres au couvent de Miedzjoly, où, indépendamment des noyades, elles retrouvèrent tous les mauvais traitements de Witebsk, dura vingt-six mois, et il fut alors question de les envoyer à Tobolsk, capitale de la Sibérie. Déjà un convoi de cent vingt de ces saintes captives était parti de Smolensk, et plus de la moitié sont mortes avant d'arriver au lieu de leur exil, où les autres ne vivront pas long-temps.

« Les religieuses de Saint-Basile étaient, dans toute la Pologne russe, au nombre de 240. Toutes ont été tourmentées; pas une seule n'a trahi sa foi. De nos vingt détenues à Miedzjoly, quatre, moins estropiées et moins exténuées que leurs compagnes, ont pu profiter de l'ivresse et du sommeil occasionnés par la fête de la supérieure du couvent, et sont échappées. La supérieure est arrivée en France par la Prusse; les trois autres sœurs, Mes dames

Wawnecka, Konawska, Pomawna, ont gagné l'Autriche. Elles se proposent de se rencontrer à Rome et de déposer leurs griez aux pieds du Souverain-Pontife, leur père et leur appui.

« Pendant la durée de leur martyre, tout signe de compassion de la part des assistants était considéré comme un crime capital. Une dame de haute naissance, qui, déguisée en paysanne, se condamnait à contempler ces atrocités pour rendre témoignage un jour, fut reconnue, saisie et amenée; il n'a pas été possible de savoir ce qu'elle est devenue. Un propriétaire notable des environs de Polotsk assistait, également déguisé, à la flagellation des religieuses. Il a eu le malheur de se trahir, en s'écriant: « O Seigneur! quand donc aurez-vous enfin pitié de nous! » Pris à ces mots, il fut sur-le-champ, et sans autre jugement, déporté en Sibirie. Les parents de plusieurs de ces saintes filles osèrent intercéder en leur faveur auprès de l'Empereur. L'Empereur renvoya leurs pétitions à l'évêque apostat, qui en prit occasion de multiplier encore plus les supplices et les outrages. Ainsi ce prince, qui a donné tout pouvoir à l'apostat Siemayko sur le clergé et sur le peuple fidèle et qui veut à tout prix leur imposer la foi et l'Eglise dont il est le pontife suprême, ce prince, dis-je, est bien réellement et bien justement responsable devant Dieu et devant les hommes de toutes ces barbaries, quoique peut-être il ne les ordonne pas en détail. Il n'a pas besoin de descendre jusque-là; il peut, avec confiance, s'en remettre au zèle industrieux des agents auxquels il prodigue le pouvoir et l'or.

« Quant aux religieux du même ordre de Saint-Basile et aux prêtres séculiers, 346 ont été dirigés sur la Sibirie en un seul convoi. On dit, et cela est trop croyable qu'à peine la moitié sont arrivés à Tobolsk. D'autres, au nombre de cent environ, qui ont eu les pieds et les mains gelés en travaillant l'hiver dans les forêts comme bûcherons, devaient être envoyés également au fond de la Russie. Plusieurs ont péri d'une mort lente ou violente. Ainsi, trois abbés ou supérieurs de couvents, MM. Biérnycki, Zylencz, placés sous une pompe, sont morts par l'eau glacée dont on les inondait; un quatrième, M. Zanecki, a été tué à coups de bûche. Ces quatre meurtres ont eu lieu à Polotsk.

« Le peuple, privé de ses pasteurs légitimes, livré aux mercenaires, en butte aux ruses, à l'appât du gain qu'on lui présente sans cesse, battu, emprisonné, persévère néanmoins depuis sept ans dans sa foi. On fouette à tour de rôle le mari et la femme, afin que l'un des deux, ému par la compassion, engage l'autre à se rendre. On a vu des femmes enceintes expirer sous les coups. Pour obtenir l'apostasie des pères, on va jusqu'à fouetter les enfants! A ma connaissance, dit la supérieure du couvent de Minsk, dix-sept de ces innocentes petites créatures sont mortes dans ce supplice. Contraint par tant de rigueurs, ce peuple, que le gouvernement russe présente comme s'étant librement rallié à la religion de l'empire, cède alors aux sibiriques qui le poussent dans l'Eglise schismatique; et il y reste au-si longtemps qu'il est tenu par la police et les soldats. Déjà même ce peuple si doux naguère et si soumis, prend de terribles revanches sur les popes impériaux.

« La noblesse catholique latine qui habite ces provinces se trouve dans une position horrible. Le Gouvernement exige qu'elle lise ses ordres au peuple rassemblé et qu'elle l'engage à embrasser la religion de l'Empereur. Celui qui refuse, comme M. Mirski (dont les journaux ont parlé dans le temps), est déporté; celui qui obéit, au moins extérieurement, est exposé à la vengeance du peuple exaspéré, ainsi qu'il est arrivé à un certain M. Morejko.

« Tant de courage et tant de malheurs font comprendre ce que peut encore la Pologne. Les catholiques, grecs ou latins, qui résistent à une semblable persécution, sont en Russie seulement au nombre de plusieurs millions. Il y a encore des millions de Polonais catholiques en Autriche et en Prusse. Du reste, toute la population de l'ancienne Pologne est, par différentes causes, exaspérée au dernier point, et il est vrai de dire que, loin d'être un *cadavre*, la Pologne n'a jamais été si forte. Elle est forte de son désespoir même; seulement, elle est désarmée et abandonnée.

« Nous prions tous les journaux, de quel que couleur qu'ils soient, de publier ces faits, car la malheureuse Pologne n'a plus d'autres armes que la généreuse indignation des peuples, et la Russie insulte à la civilisation et à l'humanité.

« UN POLONAIS. »

Univers.

CORRESPONDANCE SUR LA SITUATION RELIGIEUSE

DU CANTON DE VAUD, EN SUISSE.

— On nous écrit de ce canton :

«... Il y aurait certainement des moyens très-efficaces à prendre par la haute diète helvétique, pour rétablir au sein de nos trop malheureuses populations, une paix réelle, une paix durable. Ce serait d'abord d'interdire et de comprimer à tout jamais les déclarations de guerres impies et sacrilèges au catholicisme, à ses admirables et civilisatrices institutions. Ne sont-elles pas en effet, ces institutions, la meilleure sauvegarde des vertus domestiques et civiles? En second lieu, ne serait-il pas temps de concilier le respect et les égards qui sont dus à tant de titres aux prêtres et aux pontifes catholiques, si abreuvés d'amertumes de nos jours, mais toujours si généreux, si dévoués? Entre mille, nous ne voulons en citer qu'un exemple, mais ce sera le plus touchant et le plus digne des temps apostoliques. A Aigle, dans notre beau et magnifique canton de Vaud, il existe, depuis bien des années, à trois lieues de la ville de Saint-Maurice-d'Agaune, en Valais, une colonie

catholique composée de Français, de Sardes, d'Allemands, etc.; mais bientôt ces colons, sans toutefois abjurer le catholicisme formellement, n'étaient plus catholiques que de nom; privés des ressources temporelles pour la plupart, sans instruction religieuse, sans force morale contre la séduction, sans églises, qu'allaient devenir ces pauvres âmes!... La Providence y pourvut. Au commencement de 1839, grâce aux soins de l'abbé-évêque et du chapitre de Saint-Maurice et de Bethléem, le culte catholique fut légalement et solennellement inauguré à Aigle, chef-lieu de district, et les saints mystères y furent célébrés pour la première fois avec pompe le dimanche de la Trinité à la grande satisfaction et des catholiques et des protestants amis de l'ordre. Tout alla pour le mieux jusqu'au moment des menées anarchiques des clubs de la Jeune-Suisse en Valais... A la nouvelle de la défaite des niveleurs démagogues valaisans sur les bords du Frient, nos *moniers*, nos dissidents régénérateurs, nos radicaux de tous les rangs firent chorus avec l'anarchie valaisanne en déconfiture, et c'était à qui vociférerait: *A bas les prêtres! à bas les aristocrates! à bas les Jésuites! à bas les institutions religieuses!*... Puis arriva la levée des boucliers et la défaite des corps francs à Lucerne, qui ne fit qu'empirer le mal, et dans l'état présent des choses, ce serait pour le prêtre, pour le religieux surtout, risquer sa vie peut-être, quo de porter les consolations de la foi à ces brebis délaissées... Eh bien! le vénéré et courageux abbé-évêque de Saint-Maurice et de Bethléem, conduit par son ardente charité et par l'intrépidité du zèle des François de Sales, des François-Xavier et des Vincent de Paul, se fait tout à tous pour gagner des âmes à Dieu, *erit omnium novissimus et omnium minister*, brave les menaces les plus significatives, aussi bien que les injures, et court comme le missionnaire, comme le simple curé de campagne, administrer les sacrements, célébrer les saints mystères, porter la parole de l'Evangile au milieu de cette bergerie abandonnée, dont il est le meilleur et le plus tendre des pères.. Que ne fait-il pas encore?... Il ne s'occupe pas seulement avec ardeur à implanter, à raviver, à propager le catholicisme dans nos parages protestants, qui avoisinent le territoire de sa juridiction épiscopale; détaché lui-même de tout, il accueille avec bonté toutes les misères; il distribue un enseignement gratuit à l'aide des dignes et savans chanoines de son vénérable chapitre, qui marche sur ces traces... car l'abbaye royale de Saint-Maurice, dont la fondation remonte vers l'an 344, renferme une véritable université et un excellent pensionnat, où toute la jeunesse du Valais et des pays voisins vient puiser, avec l'amour de Dieu et des bonnes mœurs, toutes les connaissances que réclame l'état actuel et général des études modernes.. Enfin le vénérable et pieux pontife réalise en entier ce beau texte de l'Evangile: « Le bon pasteur donne son âme pour le salut de ses brebis. » Quels ministres protestants donneraient la plus légère marque d'un dévouement pareil! Combien en voit-on, dans notre belle Helvétie, depuis 300 ans, quitter leurs demeures commodes, au péril de la vie, pour aller s'établir au chevet d'un malade et lui porter, à une distance de trois à quinze lieues, dans des huttes construites sur nos montagnes les plus escarpées, les secours de la religion?...

« Ajoutons encore que la révolution religieuse de 1536 avait proscri le catholicisme du mandement d'Aigle, etc., et qu'il en demeura banni jusqu'en 1839. L'abbé-évêque et le chapitre royal des chanoines de Saint-Maurice et de Bethléem, touchés de l'abandon absolu d'un grand nombre de catholiques plus ou moins disséminés dans diverses communes protestantes, parmi une population de 15 à 20,000 âmes, sollicitèrent et obtinrent du gouvernement vaudois d'y célébrer la messe... On loua à cet effet, de la noble bourgeoisie d'Aigle, concurremment avec les dissidents, une église située dans cette dernière ville, qui, avant la réforme, appartenait au seigneur des Ormonts et servait, dans les derniers temps, et tout à tour, et aux Moniers, et aux catholiques. Depuis les tumultueuses journées de février, le radicalisme, toujours conséquent avec lui-même, persécuta d'abord tout ce qui n'était pas lui; travailla, sinon avec succès, du moins avec une prodigieuse activité, contre le catholicisme, contre tout principe de foi et d'ordre... Au nom de l'émeute, un arbre de la liberté, précurseur de la plus hideuse tyrannie, a été dressé; et à côté du drapeau national qui flotte au sommet, portant des mots magiques: *Liberté et patrie, canton de Vaud*, on a hissé deux autres drapeaux blancs: sur un on lisait: *Mort aux Jésuites!* et sur l'autre: *Amnistie pour les Lucernois et les Valaisans.*

« Les dissidents mêmes, qui n'approuvaient pas la nouvelle régénération politique des Lycurgue du Morthenon, s'associèrent avec joie à ces anathèmes que les humanitaires de nouvelle apparition lançaient contre les catholiques, sans trop s'inquiéter de l'extension que l'on donnerait plus tard au mot *Jésuite*... et voilà que par un juste retour d'ici-bas, le conseil des Preux du radicalisme ayant obtenu un premier succès à Lausanne, ne dissimule plus ses projets, et au nom de la tolérance religieuse, du libre examen, au nom de la philanthropie et de l'humanité, au nom du progrès et des lumières... se rue, en forme d'émeute, sur les dissidents, les méthodistes, et, au nom des phalanstériens du Montbenon, défense est faite aux Moniers, probablement pour les récompenser de leur zèle contre les très-révérands P. P. Jésuites et le catholicisme, de se réunir, même pour prier Dieu, sous peine d'être déclarés traîtres à la patrie, traités de *lése-religion nationale* réformée, dont le dogme est de ne croire à rien; sous peine de voir leurs domiciles violés et pillés, leurs temples saecrés, et leurs livres de prières brûlés. Les dissidents du district d'Aigle, si intolérans envers les autres sectes, et surtout si acharnés contre le catholicisme, eurent une grande et large part à toutes ces aménités pour ne s'être pas conformés aux *tolérans* et *lumineux* arrêtés des *progressistes-humanitaires*.. et par suite de la réalisation de leurs

actes de vandalisme. Les catholiques, grâce à leur conduite calme et mesurée, grâce à la prudence et au zèle éclairé du pontife qui les dirige, sont maintenant en possession d'une église uniquement destinée à leurs besoins religieux. Aussi le sixième anniversaire de la réintégration du culte catholique dans cette vaste et belle contrée, a-t-il été fêté le dimanche de la Trinité, avec la plus grande pompe. La messe solennelle a été célébrée par Mgr. le comte Dagnaud, abbé-évêque de Saint-Maurice et Bethléem, et, après l'évangile, son vicaire-général, M. le chanoine Chervaz, protonotaire apostolique, a prononcé un discours sur la divinité et l'influence tutélaire de la religion catholique sur la société, qui a été écouté avec une religieuse attention, et a produit le meilleur effet sur les protestans mêmes, qui assistaient à cette auguste cérémonie.

« La révolution du canton de Vaud ne s'est opérée qu'à l'instigation des réfugiés valaisans, dans l'espoir avoué d'anéantir les gouvernemens valais et lucernois, et avec eux le catholicisme. Or, voilà que l'intreprète général de Somenberg a fait justice des corps-francs, sous les murs de Lucerne, comme le brave commandant et chevalier Yost, des jeunes-suisse, sur les bords du Trident. Le régime actuel des deux cantons est plus solide, plus confortable que jamais. Le canton de Vaud, quoique sous le bon plaisir des Solons de l'émeute, est au contraire dans le malaise, la gêne : il y a anarchie dans les idées, dans les hommes et les choses. Les sectes dissidentes, le catholicisme excepté, qui, fort heureusement, est hors de cause, s'entre-déchirent... La liberté religieuse a pour elle la majorité du peuple. Mais il ne faut pas s'y méprendre : cette opinion est bien moins la conséquence d'une croyance arrêtée, d'une conviction intime, que celle d'une indifférence complète qui ne tolère les cultes que pour n'être pas obligé d'en professer un ; car dès qu'il s'agit pour quelques-uns d'être réellement chrétiens, s'ils ont le courage de leurs convictions, alors, aux yeux des indifférens, il semble permis de les traquer, de les maltraiter, de les injurier impunément. Voilà pourtant où en est arrivé un pays de liberté démocratique. Pauvre Suisse !... *Ami de la Religion.* »

LES INSECTES.

« Un jour d'été, dit Bernardin de Saint-Pierre, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus, sur un fraisier qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'en vis d'une autre sorte que je décrivis encore ; j'en observai pendant trois semaines trente-sept espèces toutes différentes ; mais, il y en eut à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité d'expressions.

« Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures ; il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes ; les unes avaient la tête arrondie comme un turban ; d'autres allongée en pointe de clou. A quelques unes elle paraissait obscurcie comme un point de velours noir ; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre ; d'autres de courtes et de larges qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir : les unes les portaient perpendiculairement ; les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre ; celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons ; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volans de papier, qui s'élevaient en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil ; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout-à-fait inconnues, car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer ; je dédaignai, comme suffisamment connus, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirés sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sous les feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes et mouches à miel qui bourdonnaient autour de ces fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui lècheaient les pucerons ; enfin les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient des filets dans le voisinage.

« Quelque petits que fussent ces objets, dignes de mon attention puisqu'ils avaient mérité celle de la nature, je n'eusse pu leur refuser une place dans mon histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers ; à plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte ; les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans. D'ailleurs, mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris ; je ne l'observais qu'à des moments perdus ; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le courant de la journée, encore

moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent ; j'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibiens, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Bernardin de Saint-Pierre, comme on le voit, revient toujours à son idée favorite des harmonies de la nature. Cette idée, très juste en elle-même, ne pouvait à ce qu'il semble, trouver un plus éloquent interprète ; cependant personne autant que notre auteur n'a contribué à la rendre suspecte aux bons esprits. C'est que, pour développer convenablement une pareille question, il ne suffit pas d'être doué d'une vive sensibilité et d'une brillante imagination, il faut avant tout bien connaître les êtres entre lesquels on prétend établir des rapports, et c'est ce qu'on ne peut acquérir que par de laborieuses et patientes études. Toutes les parties de la création sont liées entre-elles, cela est incontestable, et à l'histoire d'une simple plante se rattache celle d'une foule d'autres êtres ; mais tous ces rapports ne sont pas également nécessaires, et l'on a été fort au-delà de la vérité lorsqu'on a dit qu'un seul anneau enlevé, et toute la chaîne des harmonies naturelles serait détruite.

Depuis les admirables travaux de Cuvier sur les races perdues d'animaux, personne n'a plus osé dire que la destruction d'une seule espèce entraînerait celle de toutes les autres ; mais cela était soutenu il y a moins d'un siècle par des hommes d'ailleurs éclairés, et qui croyaient trouver, dans cet étroit enchaînement qu'ils supposaient entre tous les être, une preuve de la Providence. N'y aurait-il pas au contraire un plus juste motif d'admirer en voyant l'étonnante facilité avec laquelle l'organisation des animaux se prête aux changements de circonstances, et trouve pour la conservation de la vie de nouvelles ressources aussitôt que de nouveaux besoins se présentent.

Le fraisier dont il vient d'être question était, comme le remarque très justement l'auteur, placé dans des circonstances extraordinaires, et ses rapports n'étaient plus les mêmes que s'il fût resté dans l'état de nature ; beaucoup des insectes qui l'eussent visité s'il eût été planté sur la lisière d'un bois, ne venaient pas sans doute le chercher au milieu des fumées de Paris ; mais, d'une autre part, il était là comme un oasis au centre d'un désert, et offrait un asile à une infinité de voyageurs ailés dont les habitations étaient très distantes ; ainsi le jardinier, qui l'avait détaché de son sol natal pour le faire végéter tristement dans un petit pot de terre, avait peut-être en somme contribué à accroître plutôt qu'à diminuer sa population. Mais, si nous ne pouvons rien conclure d'un seul exemple, et d'un exemple pris dans un cas exceptionnel, nous avons ailleurs des observations exemptes de tout reproche, d'après lesquelles nous pouvons nous faire une idée de la multitude et de la variété infinie des insectes. Nous laisserons au reste parler sur ce sujet un des hommes qui s'en sont occupés avec le plus de succès, le célèbre Réaumur.

« Quand on pense, dit ce judicieux observateur, à ce qu'est obligé de savoir un habile botaniste, on en est effrayé : sa mémoire doit être chargée des noms de plus de douze à treize mille plantes ; il doit être en état de se rappeler toutes les fois qu'il le veut l'image de chacune. Cependant, entre tant de plantes, il n'en est peut-être point qui n'ait ses insectes particuliers ; tel arbre, comme le chêne, suffit pour en élever plusieurs centaines d'espèces différentes. Combien y en a-t-il, cependant, qui ne voient pas les plantes ? Combien y en a-t-il qui dévorent les autres espèces, ou qui se nourrissent aux dépens des plus grands animaux qu'elles sucent continuellement ? Combien y en a-t-il enfin qui passent la plus grande partie de leur vie dans l'eau, ou même qui l'y passent tout entière ? L'immensité des ouvrages de la nature ne paraît mieux nulle part que dans l'innombrable multiplicité de tant d'espèces de petits animaux

BULLETIN.

Extrait du Catholic Herald de Philadelphie. — Procès du Conseil-de-Ville.

Nous reproduisons du *Herald Catholique* de Philadelphie une lettre datée de Valparaiso, dans laquelle une des Sœurs, compagnes du R. P. Smet, raconte à ses Sœurs de Belgique, les détails de son voyage jusqu'à Valparaiso, en date du 27 avril 1844.

« Ma très-chère et très-digne Mère,

« J'ai remis hier au R. P. de Smet un paquet contenant le journal de notre voyage, ainsi qu'une lettre de chacune de nous à votre adresse, et d'autres adressées à nos Sœurs, à nos parens de Liège, d'Ixelles, de Fleuvers et d'autres endroits. Vous recevrez ce paquet probablement avant cette lettre : car comme nous vous l'envoyons avec les dépêches du gouvernement, il se rendra plus sûrement. Malgré cela, je profite de l'offre d'un capitaine français bien connu des dames chez qui nous nous reposons, et dont le vaisseau doit faire voile au 1er. de mai.

« Nous sommes arrivées ici en bonne santé le 12 du présent, après quatre-vingt-douze jours de navigation, et nous voici au deux tiers de notre long voyage qui jusqu'ici a été assez heureux. Jusqu'à ce que nous eussions atteint le Cap Horn, nous n'imaginions pas ce que c'était qu'un Madenfuric, et vrai

ment, nous nous félicitons d'être échappées si heureusement d'un endroit aussi dangereux. Après être entrées dans l'Océan Pacifique nous éprouvâmes huit jours de grand mauvais temps, tempêtes fréquentes et ouragans qui emportèrent deux voiles du vaisseau, et une partie des habits des matelots.

« Par trois fois nous faillîmes être jetées sur terre. Environ quatre milles de la côte des Patagons, que l'on distinguait aisément, nous courûmes le plus grand danger par la violence du vent et la force du courant. Le capitaine, en esôit, nous croyait perdues, mais le bon Dieu était avec nous : au bout d'une demi-heure le vent changea, et nos craintes se dissipèrent. Car, comme nous étions au lit, malgré la tempête, il pouvait être alors onze heures du soir, après avoir récité auparavant les litanies de la Ste. Vierge, nous ne laissions pas que de prier dans nos lits nous recommandant à la Providence de Dieu, etc.

« Je puis vous assurer que nous étions si peu affectées par la crainte du danger, que plusieurs d'entre nous dormaient, lorsque le bon Père de Smet vint nous annoncer que le danger était passé. Que cette aventure nous serve de mémoriale pour toute la suite de notre voyage, pour la manière dont nous devons nous conduire. Vous prières, celles de nos communautés, de nos parens, nous assureront le reste du voyage aussi heureux que le commencement : les Anges gardiens des chères élèves dont nous allons nous charger bientôt joindront leurs supplications aux vôtres, pour nous garantir la sûreté et la protection divine. Oh ! combien nous soupîrons après le moment de nous entretenir avec ces chères enfans, si précieuses aux yeux de notre divin Sauveur qui ne nous a inspiré de faire ce sacrifice qu'afin de leur procurer leur sanctification. Nous sommes également tranquilles pour le corps et pour l'esprit, et nous n'éprouvons ni angoisse ni chagrin.

« Il est bien vrai que chacune de nous a senti à Soutain, tout ce qu'il y avait de pénible dans ce sacrifice ; mais les motifs qui nous ont engagées à le faire sont encore si puissans, qu'ils nous ont fait oublier tout ce qu'il y avait de difficile. Nous nous félicitons de notre bonheur. Je suis certain que j'accomplirais mal les vœux de mes Sœurs, si je ne vous remerciais pas au nom de toutes, du choix que vous avez fait de nous toutes. Nous sommes bien disposées de ne rien refuser de tout ce que le Seigneur demandera de nous. Je dirai en passant que nous avons été traitées avec les plus grands égards par nos compagnons de voyage.

« A notre grande surprise, nous avons trouvé ici quelques Pères de la Compagnie. Le R. P. Provincial, doit, ma chère Mère, vous écrire, pour vous engager à envoyer encore, quelques Sœurs pour Rio Janeiro, et Montevideo qui seule contient 30,000 âmes. Les besoins de ces deux villes sont vraiment grands. Le climat de l'endroit est salubre, et on y vit à bon marché. Beaucoup de personnes riches seraient bien aises de connaître leurs devoirs et de suivre la ligne qu'ils se seraient tracée.

« Mais je ne vous ai pas encore parlé des bonnes Dames Religieuses auxquelles il a plu à Dieu de nous confier pendant notre séjour à Valparaiso.

« Nous sommes actuellement à l'asile du Sacré-Cœur, et nous avons été reçues à notre arrivée par nos Mères de la congrégation de Picpus, avec toute la politesse et la même charité que l'on pourrait trouver dans les maisons de notre institut. Depuis lors, nous avons toutes, chacune à son tour, reçu notre part de soin ; car sans être malades nous nous trouvions fatiguées, et ces petits soins nous ont été donnés avec beaucoup de bienveillance. Ces bonnes Dames espèrent que ce n'est pas la dernière fois qu'elles recevront des Sœurs de Notre-Dame. Leur chapelle est bien pauvre. Si ces Sœurs, comme je l'espère, qui doivent venir après nous, voulaient leur apporter seulement quelques petits présens, je suis sûre, qu'elles les recevraient avec grand plaisir. Leur autel, chandeliers, et tout ce qu'elles ont, est très pauvre. Si j'avais eu de ces articles en ma possession, je me serais fait un plaisir de les donner ou de les partager avec elles. Je n'avais à leur offrir qu'une aube qui m'avait été donnée à Anvers.

« J'ai à vous dire que nos malles de Namur et d'Anvers, surtout la dernière, se trouvaient dans le plus triste état.

« Nous fûmes obligées d'en défaire plusieurs. Bien que le capitaine eût eu l'obligeance de nous en prêter quelques-unes, parce que les nôtres tombaient en pièces, et ce qui est pire, des rats dont il y avait des centaines dans le vaisseau y avaient fait leurs nids. Nous regrettons beaucoup le dommage fait dans les grands malles que nous avons emportées d'Anvers. Encore un mot : c'est que tous nos habits sont en très-mauvais état. Nos vêtemens,

nos bonnets, nos voiles sont usés. Il a fallu couper un voile pour me faire un bonnet, un coup de vent m'ayant emporté ma coiffure sur la mer. N'ayant rien pour m'en faire une nouvelle, nous avons été obligées d'user d'industrie et d'économie pour faire servir les vieilles. Nous avons beaucoup souffert de la chaleur sous la ligne équinoxiale, et nous tâcherons de nous procurer des habits plus légers à notre second voyage.

« Aujourd'hui, dimanche, nous achevons une petite retraite de trois jours, qui n'est qu'un abrégé de celle que nous avait donnée le Rév. F. Delcourt, dont nous sommes éloignées de quatre mille lieues. Nous l'avons beaucoup goûtée. J'espère que nous allons commencer nos travaux avec un redoublement de ferveur, et beaucoup d'attention pour notre avancement spirituel.

« Je me flâte, chère Mère, que si cette lettre vous parvient avant notre journal, vous serez informée de ce qu'il y a de plus essentiel, c'est à-dire, que nous sommes heureuses et en bonne santé. Nous vous prions d'offrir nos plus profonds respects au vénérable évêque de Namur et de lui témoigner toute notre reconnaissance. Nous assurons aussi de nos plus affectueux respects MM. Colson de Montpellier, Perry, Le R. P. Delcourt, ainsi que notre chère Sœur supérieure, et la bonne mère Marie, et toutes les autres Sœurs. Nous vous supplions, chère Mère, de présenter nos meilleurs complimens à tous nos parens. Que Dieu bénisse, très-chère Mère, vos pauvres enfans, qui sont maintenant si éloignées de vous, et qui ont encore beaucoup de chemin à faire pour arriver au bout de leur voyage, et soyez assurée du plus profond respect, de l'amour, et l'obéissance avec lesquels nous demeurons toutes, SŒUR LAYOLA ET SES SŒURS.

— Dans le rapport des procédés du Conseil-de-Ville de la *Minerve* d'hier nous lisons que la *Pétition de l'Evêque de Montréal et autres demandant un égout dans la rue St-Denis* (il faudrait lire, *Ste. Catherine*) ne peut être adoptée à l'époque avancée de la saison. Si ce rapport est fidèle, les propriétaires de la rue Ste. Catherine aux environs de la Cathédrale vont être exposés à voir encore le printemps prochain les voitures se briser dans les ornières profondes qui s'y font, et qui rendent le chemin impraticable, comme on l'a vu le printemps dernier. Une requête fut présentée, il y a deux ans, au Conseil pour le même objet de la part des mêmes personnes, et n'eut aucun succès. Nous aimerions à connaître par quels moyens nous pourrions attirer l'attention de la Corporation sur les améliorations à faire dans les rues de cette partie de la Cité qui jusqu'à présent nous paraît avoir été bien négligée quoiqu'elle ne soit pas la moins importante.

— On lit dans le *Journal de Québec* :

« Décédé le 20 du présent, à la Pointe-Lévi, Messire Michel Masse, archiprêtre, ancien curé de cette paroisse. M. Masse était de la Société des trois Messes.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— Mgr Blanchet, vicaire apostolique du territoire de l'Orégon, vient d'arriver à Paris. Le but de son voyage en France est d'augmenter le nombre des ecclésiastiques de sa mission. Sa Grandeur se rendra ensuite à Rome auprès du Saint Père.

Univers.

Propagande protestante.— Depuis quelque temps, le protestantisme redouble d'activité et d'efforts pour répandre ses doctrines. Il procède surtout par la distribution de brochures hérétiques. Au milieu des populations villageoises du Var, on en a répandu une entre autres, dans laquelle le pasteur Bost prétend prouver que saint Pierre même avait moins d'autorité que les autres apôtres, parce qu'il avait renié son divin maître. Il en conclut que nous ne devons pas nous soumettre exclusivement à l'autorité spirituelle de Rome. L'ignorance ou la mauvaise foi ressortent si évidemment de pareils livres qu'ils ne sont pas dangereux. Mais on ne se borne point aux publications. Des missionnaires sont chargés de recruter des prosélytes. Le curé d'une des petites paroisses du Var s'est vu attaqué publiquement et à l'improviste, sur la place de son église, par un ministre qui voulait engager avec lui une controverse en plein vent. Toutefois, l'audacieux agresseur n'a point eu à se féliciter de la lutte.

La Côte-d'Orest, comme le Var, est inondée de brochures plus ou moins impies, plus ou moins emmenieuses car la propagande est incomplètement satisfaite de l'apostasie de l'ex-vicario Trivier. Là aussi, des prédicateurs circulent ; mais les résultats sont partout les mêmes ; l'indifférence et souvent le mépris répondent à ces apôtres de l'erreur. A Lyon même, qu'elle a choisis pour un de ses foyers d'émanation, la propagande ne réussit guère. L'aveu en est fait dans un écrit d'un ministre protestant. Avec quel art ce-

pendant elle a combiné le stratagème de sa sollicitude ! L'église évangélique possède à Lyon un bâtiment de six étages. Les deux premiers servent de chapelle ; le troisième d'asilé ; les autres sont destinés aux écoles. On y recueille les protestants de toutes sectes qui se présentent, car on ne tient pas à l'unité de pensée, mais il en arrive peu dans cette tour de Babel, et l'action que, de là, on exerce sur les ouvriers tourne à la confusion des *convertisseurs*. C'est le ministre qui l'avoue : ni les tendresses de l'hospitalité, ni les ardentés prédications, ni la distribution de brochures, rien ne fait : les ouvriers catholiques restent impassibles devant les témoignages de ce zèle, tandis que, depuis deux ans, plus de cent protestants allemands, établis dans la seconde ville de France, ont été *rebaptisés* par le clergé romain. Que voulez-vous ? On comptait retrouver les vestiges des efforts du libéralisme qui s'occupait, sous la restauration, à protestantiser la France ; " mais de ce mouvement, dit encore le ministre, il n'est resté presque aucune trace."

Journal des Villes et des Campagnes.

ANGLETERRE.

—Le journal protestant *Western-Luminary* annonce avec douleur que le fils de feu M. R. Poole esq., M. Ruzcombe Poole, de Bridgewater, sa femme, trois de ses sœurs et ses domestiques viennent d'embrasser la religion catholique.

IRLANDE.

Dublin, 20 septembre.—Le *Freeman's journal* annonce que les prélats catholiques ont condamné le projet ministériel d'éducation académique ; voici le texte de leur déclaration :

" Afin que nos fidèles ouailles ne craignent pas que nous changions d'avis sur la récente mesure législative d'éducation académique ; nous les soussignés, archevêques et évêques, croyons de notre devoir pour elles et pour nous de renouveler notre déclaration solennelle, qu'elle est dangereuse pour la foi et pour la morale, ainsi qu'il a été déclaré dans les résolutions unanimement adoptées en mars dernier par les évêques assemblés d'Irlande."

Suivent les signatures des archevêques de Cashel et de Tuam et de 16 évêques.

Le *Freeman's journal* ajoute :

" Ce document, signé par deux archevêques et seize évêques, exprime franchement et distinctement l'opinion du clergé irlandais. Quant aux autres prélats, il y en a un qui ne s'est pas encore prononcé ; un autre est malade. Reste six prélats, c'est-à-dire deux archevêques et quatre évêques qui ne se rallient pas à l'expression de cette opinion."

Ami de la Religion.

ALLEMAGNE.

—La *Gazette d'Elberfeld* (Prusse), toujours si riche en impostures, vient de pousser l'impudence jusqu'à publier, en latin et en allemand, le prétendu texte d'un bref fulminant que le Saint-Père aurait adressé aux évêques prussiens, pour leur notifier sa désapprobation formelle de la fête du Jubilé de l'épiscopat de Mgr de Munster. Sa Sainteté y déploierait le dépérissement de la foi dans la Westphalie et en adresserait le reproche aux évêques, qui *in adibus suis sedere inanibus causis coguntur, munitis predicatoris immores*. Et cependant, il ordonnerait au vénérable évêque de Munster, de se borner à prêcher une seule fois, pendant la messe solennelle, et très-brièvement, sur le texte de saint Jean, *mes enfans, aimez-vous*. Cette scandaleuse et maladroite contrefaçon d'un bref pontifical se termine par cette phrase d'une latinité est peu romaine : *Ceterum et istoties clericos qui puellam sibi quinque vulnera Christi. ridiculo modo arroganter, quocumque adjuvant. anathematizamus*. Il va sans dire que la feuille d'Elberfeld prône ce chef-d'œuvre d'impudence et se porte-garant de son authenticité envers ses lecteurs protestants, auxquels il n'est rien de ce genre que l'on ne puisse faire accroire. Ils ne remarqueront pas même que du prétendu bref, daté du 4 septembre, il ne pouvait ressortir aucun effet quant à son principal objet, le Jubilé de Munster, dont la solennelle célébration devait commencer le 5 au soir.

Ami de la Religion.

—Une grande et bien rare solennité est en ce moment célébrée à Munster, en Westphalie. L'évêque de cette ville, frère de l'illustre archevêque de Cologne, a atteint, le 6 de ce mois, la cinquantième année de son sacre épiscopal. Tous les évêques de Prusse, plusieurs prélats belges et hollandais honorèrent de leur présence cet intéressant jubilé, qui sera célébré pendant huit jours avec une pompe aussi extraordinaire que la circonstance qui y donne lieu, est peu commune. Le premier jour de la fête, l'office sera célébré par Mgr. l'archevêque de Cologne, et dans le cas où sa faiblesse physique l'en empêcherait, par son coadjuteur, tous les autres prélats y participeront *in pontificalibus*. La ville et les flèches des églises catholiques seront magnifiquement illuminées. Dans la situation actuelle des esprits, cette fête deviendra encore l'occasion d'une manifestation de la foi catholique au moins aussi énergique que l'a été, pour les Provinces-Rhénanes, l'exposition de la Sainte-Robe de Trèves. Nous attendrons le récit complet de cette solennité et l'appréciation du concours qui en aura rehaussé l'éclat pour faire participer nos lecteurs à ce nouveau triomphe de l'Eglise. *Univ.*

AUTRICHE.

—Il est un fait on ne peut pas plus consolant au milieu des désordres religieux qui assilgent l'Allemagne : c'est que les insulces à l'égard des pratiques les plus touchantes et les plus saintes du culte catholique, ont pour effet immédiat d'y rattacher davantage les populations catholiques. Toute occasion est saisie par elles pour proclamer hautement leur vénération envers la très-sainte Vierge, les reliques et tout objet que les traditions paternelles ont

consacré.

Ainsi à Botzen, (Tyrol), l'on a célébré, les 6, 7 et 8 septembre, la fête séculaire de la translation d'une image de la Sainte Vierge, très-vénérée dans le pays depuis près de dix siècles. Les fidèles de la contrée s'étaient cotisés pour fournir à la fonte de sept cloches, qui, solennellement bénites le 5, annoncèrent dans la soirée du même jour l'ouverture de la fête, laquelle fut honorée de la présence de Mgr l'évêque de Trente. Le jour de la Nativité, après avoir célébré la messe pontificale, le vénérable prélat conduisit l'immense procession qui se composait de tous les habitants de la ville et des paroisses de la contrée. L'on y portait les reliques de saint Célestin, martyr, et de saint Henri de Botzen. Un chœur de jeunes personnes environnaient l'image miraculeuse portée par quatre prêtres, et jonchaient de fleurs le chemin qu'elle parcourait ; les hommes portaient près d'elle des torches de cire, et l'air retentissait des cantiques alternativement chantés par les deux sexes, à l'honneur de la Mère divine. La procession, sortie de l'église après la messe pontificale, ne put y rentrer qu'à cinq heures du soir, tant était grande l'affluence des pèlerins et des autres fidèles accourus des montagnes et des vallées du Tyrol. Par un bref du 4 avril dernier, le souverain Pontife avait accordé une indulgence plénière à tous les fidèles ; qui, pendant ces trois jours, visiteraient l'église de Botzen et y rempliraient les conditions ordinaires pour participer à cette grâce.

Ami de la Religion.

AUSTRALIE.

—A la réunion, en avril dernier, de l'association de Saint-Patrice pour la propagation de la foi, tenue à Sydney (Australie), Mgr. l'archevêque Polding, qui résidait, a annoncé qu'il avait reçu de son vénérable confrère et ami, Mgr. Pompallier, ce saint évêque de la Nouvelle-Zélande, une lettre datée du 13 mars, dans laquelle il lui marquait qu'il était entouré de ruines de tous côtés, mais que dans la dernière insurrection des naturels contre les Européens établis dans le pays, et dans laquelle un si grand nombre de ces derniers périrent sa maison, ses chapelles et tout ce qui lui appartenait avait été religieusement respecté par les naturels ; que ni lui ni aucun de ses missionnaires n'avaient reçu la moindre injure, et qu'ils avaient les plus vives actions de grâces à rendre à Dieu de ce que, au milieu de si terribles désastres, il avait daigné veiller sur eux et protéger d'une manière si visible la mission de la Nouvelle-Zélande. Le saint prélat dit dans sa lettre que les chefs des naturels étaient venus le trouver et lui avaient dit ; " Evêque ! n'aie pas peur. Nous savons que tu n'es venu parmi nous que pour nous faire du bien, et jusqu'ici tu nous as fait que du bien. Nous savons aussi que tu ne te mêles pas des affaires politiques. Continue d'en agir ainsi, et tu n'as rien à craindre." L'évêque ajoute qu'à sa connaissance aucun des indigènes qui avaient embrassé la foi chrétienne n'avait pris part aux violences commises contre les Européens. Cette conduite de leur part, ajoute l'archevêque de Sydney, prouve que les vraies maximes de la foi catholique exercent déjà une puissante influence sur les esprits des nouveaux convertis.

Univ.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

Voici la sage résolution que vient de prendre la *Minerve*, et plaise à Dieu, qu'elle soit fidèle à l'observer. Ce sera un moyen infaillible de se rendre utile et aimable à tous ses lecteurs. C'est ainsi qu'elle s'exprime dans son numéro du 20.

"Un vieil adage, qui, pour être ancien et trivial, n'en est pas moins vrai, c'est que *des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer*." C'est sous l'impression de cette éternelle vérité, que nous avons cru devoir prendre sur nous, nous ne disons pas d'amuser, ce serait par trop présomptueux, mais de recréer un instant chaque semaine les yeux d'une certaine classe de vos lecteurs fatigués par les argumentations toujours si arides de la politique.

"Nous ne nous dissimulons pas l'étendue de notre tâche, mais avec un peu de courage on vient, tant bien que mal, à bout de tout.

"Quand nos gros bonnets politiques sentiront leur tête appesantie par les méditations profondes sur les droits internationaux, sur les libertés de l'homme, sur les vagues théories de l'esprit humain, toutes ayant pour but, nous voulons bien le croire, le bonheur de la race humaine, qu'ils (les gros bonnets plus haut mis en scène) condescendent à laisser errer au hasard un œil indifférent sur la petite chronique de la *Minerve*, et bientôt la vie leur apparaîtra ce qu'elle doit être, un bien dont on doit partager la Jurée en deux parties ; — la première et la plus nécessaire pour le travail, ce tyran de tous les hommes dont vous sentez, quoique vous en ayez le pesant, l'impitoyable empire ; — la seconde, et qui n'est pas moins utile que la première, pour le repos, pour le plaisir pour ranimer à son bienfaisant contact, vos forces alourdies ; votre énergie amoillie.

"Voilà donc quel sera notre travail de toutes les semaines ; une revue des améliorations, des progrès, des amusements de notre jolie ville : un coup-d'œil scrutateur sur nos institutions publiques ; peut-être même une réflexion sur les hommes, mais à coup sûr et toujours, la guerre à mort aux préjugés de quelque nature qu'ils soient, sous quelque forme qu'ils se cachent ; mais aussi la paix à tous, l'union entre tous, et l'entente cordiale de tous les partis."

Minerve.

IRLANDE.

Agitation en Irlande.—Un des grands propriétaires du comté de Cavan,

en Irlande, M. Southwell, qui est catholique, s'est vu par des embarras d'affaires, obligé de mettre en vente ses propriétés qui ont été achetées aux enchères par un protestant, M. Hamilton.

M. Southwell était du petit nombre des propriétaires populaires en Irlande; ses fermiers, ses tenanciers et les autres gens du pays se sont émus à l'idée de voir leur maître remplacé par un autre propriétaire, et surtout par un protestant. Il a été décidé qu'une souscription serait ouverte pour racheter ses biens et les lui rendre. Des lettres anonymes et des placards ont signifié à M. Hamilton qu'il eût à ne pas prendre possession de sa propriété et que toutes ses dépenses lui seraient remboursées. Un meeting fut indiqué pour aviser aux moyens de réaliser la somme nécessaire, qui est de 55,000 liv. (1,375,000 fr.)

L'agitation était si grande dans le pays que la femme de M. Southwell, crut devoir faire officieusement prévenir M. Hamilton de ne pas paraître.

C'est dans le comté de Cavan qu'il y a trois mois ont commencé les troubles d'Irlande, le sang y a coulé à plusieurs reprises; des protestants ont été assassinés. Tremblant de voir ces mêmes scènes se renouveler, les protestants se sont réunis, et ont annoncé qu'ils tiendraient un meeting le même jour, à la même heure et au même lieu que les catholiques, pour prévenir le débordement de l'empire et la chute du protestantisme.

Il y avait là un défi indirect et le présage d'une lutte sanglante entre les deux partis. Le gouvernement a interdit l'un et l'autre meeting, et il a concentré dans le comté de Cavan toutes les troupes disponibles des comtés voisins, c'est-à-dire un millier d'hommes, et tous les agens de police, afin d'occuper à l'avance et militairement le lieu désigné pour la réunion.

Journal des Villes et des Campagnes.

AUTRICHE.

—Le célèbre historiographe d'Innocent III a, comme l'on sait, été élevé par l'empereur d'Autriche au grade de conseiller-aulique, qui correspond à celui de général-major et d'historiographe de la cour. Le diplôme lui en a été remis par le prince de Metternich en personne, le jour anniversaire de sa réconciliation avec l'Eglise. Il sera spécialement chargé d'écrire l'histoire de l'empereur Ferdinand II, contemporain et adversaire de Gustave-Adolphe. Il aura donc à prendre sur lui la tâche immense de rétablir dans leur entière vérité les faits et les caractères saillants de la longue et funeste guerre de Trente-Ans, si souvent et si impudemment travestie par les écrivains protestants. Pour se mieux préparer à la glorieuse tâche qui lui est imposée, le docteur Hurter s'est rendu à Rome, où il trouvera un trésor de documents inédits de l'époque qui seront mis à sa disposition. Au moyen de ces travaux, la littérature historique d'Allemagne sortira enfin de la fable convenue pour entrer dans le domaine de la vérité. Les Allemands de nos jours apprendront enfin ce qu'a coûté à leurs ancêtres l'invasion de ce grand saint du calendrier luthérien, de ce fanatique et sanguinaire roi de Suède, dont aujourd'hui encore une association protestante a fait son patron.

M. Hurter, en emmenant de Schaffhouse sa femme et ses deux plus jeunes fils, a heureusement obtempéré aux conseils de quelques amis, et s'est soustrait à un guet-apens contre sa famille. Il s'en est fallu de peu qu'un autre Leu n'eût payé de son sang ses convictions religieuses. *Univers.*

ALGÉRIE.

—Samedi, 5 septembre, de dix à onze heures du soir, le canon a réveillé les paisibles habitans du port de Cette; c'était M. Bugeaud qui faisait son entrée à bord du *Caméléon*. Il était parti d'Alger le 4, et les journaux de cette ville sont presque remplis des adieux qui lui ont été faits par les fonctionnaires, les officiers et les colons. Ils se sont spontanément réunis, dit le *Moniteur algérien*, pour grossir son cortège. La population s'est portée sur son passage jusqu'à l'amirauté, où l'amiral et des officiers de marine attendaient l'arrivée du maréchal. Là, M. Bugeaud a pris congé des personnes qui l'entouraient.

« Je quitte l'Algérie, a-t-il dit; mais je laisse ses destinées en bonnes mains.—Messieurs, a-t-il ajouté, je voudrais vous embrasser tous; je vous embrasse dans la personne du général en chef. »

En disant ces mots, il a embrassé M. de Lamoricière; puis il est descendu dans l'embarcation qui l'attendait, et le stationnaire l'a salué de son artillerie jusqu'à ce qu'il eût mis le pied sur le *Caméléon*.

Journal des Villes et des Campagnes.

ÉTATS-UNIS.

Deux Bigames—Avant-hier, la police de New-York a mis sous les verroux deux ladies pour lesquelles le joug matrimonial paraît avoir de puissants attraits car elles sont, l'une et l'autre, en possession de deux maris. La première a nom Catherine Rebecca, et, après avoir pris pour légitime époux, il y a quatre mois seulement, le sieur Nable, elle a fait, le 10 septembre pareil honneur au sieur Charles Langdon. Les deux époux ont d'abord été tentés de se disputer à coups de poing la propriété de leur commune moitié mais après réflexion, ils ont très-judicieusement pensé qu'il n'avaient, tous les deux, rien de mieux à faire que l'abandonner à la justice.

La seconde s'appelle Marguerite, et a successivement épousé les sieurs Garrison et Danis.

Courrier des Etats-Unis.

LE CRUCIFIX DU VOLTIGEUR.

LENA.

Tonnerre de Brest, voltigeurs !!!...

Mais, d'un autre côté, que d'avantages lui sont dévolus en com-

pensation de ses légères tribulations! Le cantonnier ne respire jamais la féconde atmosphère des anti-chambres du pouvoir. Si son épine dorsale est devenue légèrement courbée, ce n'est que par suite de ses travaux, et c'est à peine s'il daigne soulever sa casquette de cuir en présence du piqueur, son chef immédiat. En effet, il traite presque avec celui-ci de puissance; et si le piqueur marche revêtu d'un pouvoir légal, le cantonnier, se tient ferme à cheval sur ses connaissances locales, qui lui assurent ainsi une espèce d'indépendance, et quelquefois même un léger soupçon de supériorité.

Car il en possède des connaissances locales! et, quoique placé à peu près au bas de l'échelle hiérarchique dans sa partie, il pourroit peut-être l'emporter en ce point sur plusieurs de ses chefs nombreux, depuis le piqueur jusqu'au ministre des travaux publics inclusivement.

Au fait, le cantonnier ne connaît-il pas sa lieue dans toutes les dimensions? N'en possède-t-il pas les moindres accidens, les subdivisions les plus minimales? A-t-il besoin qu'on lui apprenne quand il faut pousser la brouette ou se servir du râteau régulateur? Ne sait-il pas quand il doit user d'indulgence envers une légère inégalité qui s'affaîssera d'elle-même, ou se montrer inflexible envers quelque bloc de schiste opiniâtre, contre lequel il emploiera justement tous les moyens énergiques que légitime le système de nécessité? Enfin a-t-on jamais ouï dire qu'un cantonnier, abusant du pouvoir, ait surchargé ou dégraissé... au point de faire crier les pierres contre lui?

D'ailleurs le cantonnier jouit entre les deux bouts de sa lieue de la plus grande extension possible. Il y règne en autocrate; il en fait parfaitement les honneurs. Sa lieue, c'est son grand livre, son potager et sa métairie. L'herbe des fossés lui appartient il en nourrit une bique chèvre, qui donne le lait nécessaire pour nourrir le plus jeune de ses enfants. Les fers détachés des pieds des chevaux, le légume tombé de la botte du jardinier, les gros sous échappés de la poche du bon vivant en goguette; tout cela revient de plein droit au cantonnier, et lui sert à entretenir sa cuisine, et à se procurer quelques douceurs.

De plus, le cantonnier a sous les yeux un panorama presque continu : l'immense diligence avec sa colonie de voyageurs, l'élégante chaise de poste, le roulier nomade, le régiment qui défie, l'estafette qui court, le mendiant qui se traîne, ou le flâneur qui marche sans but; le cantonnier voit tout, connaît tout, apprécie tout, et peut admirer ou critiquer tout à son aise. Les postillons sont ses amis; les chevaux de poste, ses vieilles connaissances. L'oiseau qui gazouille, le troupeau qui passe, la feuille qui tombe, la fleur qui s'épanouit, tout lui est connu; et pour peu qu'il voulût s'en donner la peine, il serait aussi intimement lié avec le règne animal ou général de son endroit, que l'était feu Georges Cuvier aux connaissances antédiluviennes.

Cependant, il faut bien le reconnaître, le cantonnier éprouve quelquefois dans l'intérieur de son domestique de violens chagrins. Ses enfants prennent dans la liberté des grands chemins un esprit d'indépendance extra-légal; et souvent, après lui avoir causé mille soucis dans sa jeunesse, sa moitié, quand elle arrive sur le retour, devient aussi revêche qu'un courtisan qui s'aperçoit que le vent de la faveur ne fait plus tourner sa girouette.

Mais à part ces légers inconvénients, heureux le cantonnier philosophe qui sait apprécier son bonheur! Là, du moins, il vit parmi les siens, et coule au milieu de ses amis des jours uniformes et paisibles. Que de fois son obscure existence dut être enviée par plus d'un infortuné voyageur arraché aux douceurs du toit paternel, et forcé d'imposer silence aux affections les plus attachantes, pour aller dans une province éloignée travailler à se procurer une aisance souvent incertaine!

Quoi qu'il en soit, le cantonnier que j'avais sous les yeux paraissait peu s'inquiéter des misères du présent, encore moins de celle de l'avenir. Il tirait avec béatitude, d'une pipe de cinq centimes, des bouffées d'un vrai tabac de caporal.

Quant à son compagnon, c'était un de ces individus à physionomie franche et ouverte qui vous reviennent au premier abord, et qui, à l'examen, ne manquent jamais de vous intéresser davantage.

Il paraissait déjà avancé en âge, et sa taille, comme celle de la plupart des Bretons ses compatriotes, était au-dessous de la moyenne; mais ses membres robustes et l'apparente énergie de ses muscles attestaient une vieillesse encore verte et vigoureuse. Sa mise, d'ailleurs très-simple, était d'une minutieuse propreté. Un pantalon de toile blanche, une paire de guêtres et des souliers en bon état, un habit de peaux de biques et le carcan, vulgairement appelé col militaire, donnaient à cet homme une tournure qui rappelait à la fois le marin breton et le soldat. Il était assis sur un havresac

assez bien garni; et son chapeau ciré, jeté négligemment à quelques pas, pouvait raisonnablement faire supposer que le crâne de son propriétaire était parfaitement insensible à toutes les intempéries des saisons.

Un objet surtout qui tranchait avec le reste de sa mise, me parut mériter une attention particulière: c'était un petit crucifix de cuivre et la croix de la Légion-d'Honneur, attachés fraternellement au côté gauche de son habit.

À la vue de ces deux respectables prolétaires occupés alors à méditer en silence au milieu d'un nuage de fumée de tabac, sans cesse emporté par un vent frais et renouvelé sans cesse, j'oubliai complètement les vallons de Saint-Jean-sur-Vilaine, et je ne songeai plus qu'au moyen d'aborder l'honorable société en homme comme il faut. Or, quelques renseignements sur le chemin à suivre pour arriver aux carrières d'ardoises, me servirent facilement d'introduction.

—Je suis contre-maître dans un de ces établissements, me répondit le compagnon du cantonnier, et si monsieur le bourgeois ne trouve pas trop inférieure la société d'un ancien sergent de voltigeurs du trente-sixième, je puis très-bien le conduire aux carrières, où je retourne en ce moment.

À ces mots, l'ancien sergent offrit amicalement une goutte de lait à son ami le cantonnier, il rallia son feutre verni, passa les bretelles de son sac, et, après m'avoir entendu accepter son invitation, il se mit lestement en route; en donnant le coup d'épaulé de rigueur. Je le suivis, heureux de pouvoir provoquer les souvenirs militaires du vieux soldat, et mon espérance ne fut pas trompée.

Bientôt je sus qu'il était entré au service en 1794, quelque temps avant la conquête de la Hollande par Pichegru. J'assistai avec lui aux combats de Montenotte et de Mondovi. Le Pont-du-Vul nous rappela le pont d'Arcole; et les plateaux qui dominent les bords de la Vilaine, et que nous escaladâmes au pas de charge sous une grêle de châtaignes s'échappant de leurs bagues piquantes, reportèrent le vieux sergent au plateau de la Favorite, enlevé avec tant de valeur par les Français la veille de la bataille de Rivoli.

—Inutile, ajouta le vétéran, de vous parler de notre campagne d'Égypte; je ne trouverais pas ici le moindre objet de comparaison pour vous faire comprendre mes descriptions ou mes récits. Ce n'est pas la peine non plus de nous arrêter à la bataille de Marengo, dans laquelle Bonaparte, moi, et quelques autres milliers de bons lapins, nous batismes Mélas et ses *Kaiserlicks*, dans la journée du 14 juin, au commencement du siècle. Mais puisque ce crucifix de cuivre a paru fixer votre attention, je vous dirai ce soir, au coin du feu, comme quoi j'en devins propriétaire à la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806.

Et en effet, après avoir employé le reste du jour à visiter les établissements industriels des environs, le soir, lorsque, grâce à la recommandation de mon guide, je fus installé au coin du feu de la ferme bretonne, au milieu des vétérans du Moulin-Neuf, le père Labranche, c'était le nom du vieux sergent de voltigeurs au trente-sixième, commença à peu près en ces termes le récit suivant:

—Voyez-vous, camarades, il ne faut jamais désespérer de rien. Que le chagrin, la misère et le tremblement vous passent sur la tête, vous faites le plongeon, comme de juste, mais un fil de rien du tout peut un beau jour vous ramener sur l'eau: car mauvais vent ne saurait toujours souffler à la porte d'un pauvre homme; on se porte bien lorsque l'on est guéri, comme disait mon cousin le chirurgien major, et...

—*Past tenebras lux...* ajouta l'incorrigible maître d'école.

—Vous avez raison, c'est-à-dire après la pluie vient le beau temps. Pour vous achever de conter, c'était quelc temps après le camp de Boulogne, lorsque le général Bonaparte, qui était devenu l'empereur Napoléon, distribua les premières croix de la Légion-d'Honneur qui lui furent présentées dans le casque du Breton Bertrand Duguesclin.

—Pour vous achever de conter, c'est justement au camp de Boulogne que je me suis établi en solide et légitime mariage avec une respectable Flamande, Marianne Grundler, cousine-Germaine de notre chirurgien-major, et veuve de l'ancien vagemestre du régiment. Nos sapeurs m'avaient construit une baraque de seize pieds carrés, qui valait un palais impérial; et comme mon épouse s'entendait assez en cuisine, nous tenions une espèce de restaurant, où l'état-major du trente-sixième venait, après la manœuvre, manger des côtelettes de porc frais aux cornichons.

—Tiens, qué qu'est qu'ça, des cornichons? demanda un pâtre en interrompant l'orateur avec toute la liberté d'une femme bretonne.

—Un cornichon?... *Fructus acidulus*; c'est un comestible acide, on te dit, imbécile.

—Un combustible à cidre... connais pas; mais vous nous parlez bien aigrement, monsieur le magister!

—Si bien donc, continua le père Labranche, après avoir profité de cette interruption pour épingler son calumet, si bien donc que nous faisions assez bien nos orges, lorsqu'il fallut se préparer à partir pour la guerre d'Autriche. Après tous les comptes, précomptes et décomptes, nous nous trouvâmes mon épouse et moi à le tête de 3,265 fr. 80 c. La somme, quoique honnête, n'était peut-être pas des plus conséquentes; mais nous l'avions en espèces, et b'abord elle ne devait sou-t-à personne.

—Un soir, après la retraite, je fis l'inspection du magnt, et tout le rangant les pièces de cinq francs en ordre de bataille, il me vint un fameuse idée. —Cré coquiu, que je dis à mon épouse, grâce aux officiers consommateurs, nous voici joliment calés; mais, attention commandement! il faut montrer qu'on a de l'ordre, et puis en avant sa reconnaissance. *A continuer.*

PAPIER A LETTRE FRANCAIS.

LES SOUSSIGNÉS ont reçu une quantité considérable de Supérieur, Grand-PAPIER A LETTRE FRANCAIS. Il est très-glacé et des plus légers, étant principalement fait pour des correspondances à l'étranger.

ARMOUR & RAMSAY.

PAPIER A LETTRE, AVEC VIGNETTES.

TRÈS varié, représentant entr'autres des vues de Montréal, de Québec, de Niagara, etc.

ARMOUR & RAMSAY.

LIVRES DE COMPTES A BAS PRIX.

REÇUS tout récemment 36 caisses de GRANDS LIVRES DE COMPTE, JOURNAUX et BROUILLONS, etc.

ARMOUR & RAMSAY.

OUVRAGES DE DEVOTION.

UNE grande variété de Bibles, et autres ouvrages religieux, Editions de Paris et de Dublin, à vendre, à un modique prix, méritant l'attention des Ecclésiastiques et autres intéressés.

AINSI—

Qu'un ample assortiment de Papeterie à bas prix comprenant toute espèce Papier à écrire et livres de Blancs, etc.

ARMOUR & RAMSAY.

NOUVEAUX OUVRAGES FRANCAIS.

EDITION DE BRUXELLES.

RÉCEMMENT arrivé une facture de LIVRES nouveaux et Populaires—imprimés à Bruxelles dans ces derniers mois. Ils sont tous des premiers auteurs vivant encore.

ARMOUR & RAMSAY.

ORNEMENS D'ÉGLISE,

ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne UN ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

—A VENDRE.—

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

“ “ “ avec croix sur fond d'argent bruni, (luisant), broché en or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une gloire or et argent.

LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE “ or et argent “

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait servir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St. New-York.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT,
 ORFROIS DE DALMATIQUES
 " " CHAPES.

—DE PLUS—

CROIX DE CHASABLES ASSORTIES,
 ÉTOILES PASTORALES " "
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS. ✓
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
 FRANGES ET GALONS OR FIN
 " " OR MI-FIN,
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.
 New-York.

Atelier de Relieur,
 CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue ST. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—
 Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSI :—
 Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

Montréal, 19 juin 1845.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

DEMANDE D'INSTITUTEURS.

L'ON a besoin à la LONGUE POINTE d'un INSTITUTEUR. Il accomplirait mieux, s'il savait l'Anglais et le Français.

ON DEMANDE à ST. CONSTANT, pour le 1er. de novembre prochain, d'un INSTITUTEUR capable de tenir une ÉCOLE MODÈLE, avec un bon certificat de capacité et de morale; un instituteur capable d'occuper une place comme bon chanteur, sera préféré et peut compter sur de bons émolumens. S'adresser à M. C. L. VINET, curé du lieu.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 Carte Géographique
 DU
 CANADA
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c.
 PAR
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Acadie et de l'Isle du Prince Édouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY
 Libraire, N^o. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procurent dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, FRÈTRE.